



LE CENTENAIRE

AUX PREMIERS COLONS DES CANTONS DE L'EST

Un siècle ! c'est beaucoup dans l'histoire du monde.
 Une génération, même la plus féconde,
 Presque toute en cent ans, naît et passe à trépas ;
 Rares les blancs cheveux qui n'y succombent pas ;
 En cent ans que de fait et que de grandes choses ;
 Que de traits de splendeur, que d'œuvres grandioses !
 Quoi, dans un siècle on voit le trône s'élever,
 Devant le conquérant tout à coup s'écrouler.
 Votre œuvre, ancêtres preux, n'était pas de la guerre,
 Mais vous avez bien su défendre notre terre.
 Au moment du péril, quand grondait le canon,
 Vous avez été grands, dignes de votre nom.
 On a pu vous braver, vous forcer par le nombre ;
 Mais vous n'avez jamais, même au jour le plus sombre,
 Reculé d'un seul pas. Le Canadien est fort
 Quand il défend son droit, brave jusqu'à la mort.
 Pour protéger nos murs, défendre la frontière,
 Vous avez montré tous une âme forte, altière.
 Ancêtres preux, honneur à vous, comme soldats ;
 Car vous avez livré de glorieux combats.
 Votre nom est béni votre histoire est sans tache ;
 A vos noms, Canadiens, c'est l'honneur qui s'attache.
 C'est surtout sur le sol qu'ont porté vos labeurs ;
 Vous l'avez bien souvent arrosé de vos sueurs.
 De nos riches cantons vous avez vu l'enfance ;
 Vous les avez légués à votre descendance,
 Après les longs travaux d'un dur défrichement.
 Traçons en lettres d'or : Courage, dévouement.
 Célébrons, célébrons ensemble cette fête ;
 Que le concours de tous en ce grand jour se prête.
 Ancêtres glorieux, pionniers de valeur,
 Recevez de vos fils ce légitime honneur.
 De vos grandes vertus tressant une couronne,
 A genoux, recueilli, le peuple vous la donne.
 Au centre des Cantons, du champ de vos travaux,
 Nous voulons honorer vos talents les plus beaux.
 Bien haut qu'un monument s'élève à votre gloire,
 Récitant vos bienfaits, retraçant votre histoire.
 Qu'il soit de pierre et reste au site bien des ans,
 Répétant votre nom à tous vos descendants.
 Et que, pour couronner votre vie édifiante,
 On y lise ces mots : " À la race vaillante ! "

L. H. BRODEUR DE LAVIGNE.

Sherbrooke, 6 septembre 1892.

DESILLUSION

NOUVELLE LITTÉRAIRE

Homo sum, et nihil humani a me alienum puto. — TERENCE.
 (Je suis homme, et rien de ce qui touche à l'humanité ne doit m'être étranger.)



QUAND, après avoir quitté l'immense gare de la ville de Marseille, cette ancienne colonie phocéenne devenue aujourd'hui, par sa superbe situation, la perle de la Méditerranée et le point convergent de notre commerce vers les Echelles du Levant et de l'antique Orient, vous suivez la voie ferrée qui longe presque continuellement la côte jusqu'à la frontière italienne, pour vous diriger vers Toulon, notre grand port de guerre qui commande le Midi de la France, avant d'arriver dans cette dernière ville, vous traversez l'un des endroits les plus tristes sans doute, mais peut-être des plus pittoresques du monde, si l'on s'en tient au côté poétique : ce sont les dernières ramifications des Alpes de Provence et, tout près de là, les fameuses gorges d'Ollioules.

A partir d'Aubagne jusqu'à Saint-Cyr, le pays, d'abord plat, devient de plus en plus accidenté et les contreforts de la Sainte-Baume et des monts des Maures se dressent tout à coup devant vous avec leurs cimes argentées et sauvages, comme une énorme muraille infranchissable, jetée là par la nature et qui semble dire à l'homme : tu n'iras pas plus loin.

A un moment donné, on se trouve dans un en-

droit si resserré, les versants de la montagne, formés d'une roche grisâtre qui surplombe sur vos têtes, menaçant à tout instant de s'effondrer et de vous engouffrer, sont tellement escarpés, qu'un frisson indescriptible parcourt tout votre être et que vous croyez, en sortant de cet abîme, avoir visité quelque souterrain infernal.

Dans cet espace si étroit, dans ce lieu désert où pas une plante ne pousse, un silence éternel et terrible règnerait continuellement, s'il n'était interrompu aux mêmes heures de la journée par le cri strident d'une locomotive entraînant avec elle quelques wagons de voyageurs ou de marchandises, dans sa course folle, par le glapissement nocturne de quelque renard caché dans une anfractuosité de rocher, ou le plaintif ululement des chouettes qui ont établi leur demeure dans les ruines de l'antique manoir qui dresse encore sa tête altière sur la crête rocailleuse de ces monts, et garde dans son sein le secret mystérieux des temps passés.

Deux jeunes gens du même âge, Frédéric Hantz et Jean Müller, dont les parents, d'origine alsacienne, s'étaient établis en Provence quelques années avant la guerre de 1870, étaient nés, le premier à Evenos et le second à Ollioules, deux localités séparées par les fameuses gorges. Après avoir été de bons élèves à l'école primaire, ils avaient continué leurs études au lycée de Toulon, où tous les deux s'étaient fait remarquer par leurs rapides progrès. Ayant obtenu leur grade de bachelier, à dix-huit ans, le premier, nature moins ardente que le second, mais passionné pour la littérature, voulait devenir un écrivain de talent, un nourrisson des Muses, avoir un nom célèbre, tandis que le second ne songeait rien moins qu'à se lancer dans la vie politique et à faire retentir la tribune de ses accents oratoires, patriotiques et enflammés, capables d'entraîner les masses et de l'élever du coup au rang des tribuns les plus distingués.

L'un et l'autre avaient déjà obtenu quelque succès, et l'on commençait à s'entretenir de leurs travaux, lorsqu'ils perdirent presque en même temps leur père, ce qui les obligea de rentrer à Evenos et à Ollioules, d'où ils étaient partis depuis cinq ou six ans. Ils ne s'étaient plus revus, Hantz ayant voyagé en Europe pour compléter son bagage littéraire, et Müller étant allé directement à Paris, le centre du monde pour la vie intellectuelle et politique, le foyer d'où partent toutes les étincelles qui enflamment le cœur comme un coup de foudre et remplissent l'esprit de ces idées modernes qui poussent les peuples dans la voie du progrès et de la civilisation.

Après avoir séjourné pendant plus de deux mois auprès de leurs parents, ils repartirent ensemble pour Paris, avec l'espoir de se faire un nom célèbre tous les deux. Si la littérature est une charmeuse pour les esprits cultivés et les intelligences d'élite, la politique, avec ses passions violentes et souvent furibondes, nous entraîne vers des horizons inconnus, enflamme notre âme et fait de l'homme un orateur incomparable qui tient la foule sous l'enchantement magique de son langage spirituel et imagé, ou le transforme en ce fougueux tribun qui sait convaincre les masses et les façonner à sa volonté. Dans les deux cas, il est très difficile de réussir : l'on peut aisément rester toute sa vie au-dessous du médiocre ou obtenir spontanément son heure de célébrité. La littérature, comme la politique, a des hauts et des bas : tel qui monte aujourd'hui et excite l'admiration est méprisé le lendemain, tandis qu'un autre marche lentement, à petits pas bien comptés, et, semblable à l'aube matinale qui, n'étant d'abord qu'un point imperceptible à l'horizon, s'étend peu à peu dans l'espace infini, il s'élève au-dessus du vulgaire pour l'éclairer de ses lumières.

Les voilà donc rentrés dans la capitale, chacun poursuivant son but avec opiniâtreté et par des moyens plus ou moins directs. Müller était devenu l'un des orateurs les plus populaires de la grande ville ; il assistait à toutes les réunions où les fluctuations de la politique étaient en jeu et se faisait acclamer par sa parole vibrante, concise, passionnée, qui frappait à droite et à gauche, d'estoc et de taille, et soulevait les auditeurs dans un enthousiasme indescriptible. On voyait en lui le futur représentant du peuple, celui qui saurait au

besoin défendre la cause des prolétaires contre les tentatives audacieuses des aristocrates, et qui ferait retentir les voûtes du palais Bourbon de ses mâles accents, empreints d'une patriotique et légitime fierté, pour les justes revendications sociales. Il était devenu l'enfant gâté des plébiens et un mot, un geste de lui, auraient suffi pour tout bouleverser et conduire la populace à l'assaut même du gouvernement, pour faire triompher les principes démagogiques.

Hantz, au contraire, d'un caractère doux et presque timide, se tenait à l'écart, vivait paisiblement dans une modeste chambre de la rue Laffitte, et ne se sentait vraiment heureux que lorsqu'il était seul, en face de ses chers livres qui, pour lui, constituaient le *nec plus ultra* de la vertu et du bonheur. Philosophe par nature, solitaire par instinct et par amour de l'étude, assez lettré pour occuper une bonne place parmi les favoris des Muses, il travaillait nuit et jour à une pièce dramatique en cinq actes, qui, dans sa pensée, devait lui donner en même temps et la célébrité et la fortune.

A force de labeurs, de nuits passées dans l'insomnie et dans le rêve, il avait composé un ouvrage intitulé *Cornélie ou la mère des Gracques*, irréprochable par le fonds et par la forme, à grand effet, ne manquant ni de bon sens ni d'originalité, aux proportions bien gardées et bien établies, qui devait révolutionner le théâtre et devenir une espèce de romantisme classique, capable d'exciter immédiatement l'admiration et l'enthousiasme des grands lamas de la littérature contemporaine.

Que d'étranges illusions il se faisait sur son œuvre, composé dans le silence et la solitude, où il aurait dû rester toujours, et comme il escomptait par avance les chances de son succès ! Jeune homme à l'âme pure mais naïve, tu dois savoir qu'aujourd'hui, pour percer les enveloppes mystérieuses de la célébrité, il faut être le thuriféraire de ces dalailamas orgueilleux qui officient pontificalement sur le grand autel d'Apollon et ne se laissent que difficilement approcher, si on ne leur fait pas un abandon complet de sa dignité. A eux les honneurs, à eux les charges considérables, à eux la gloire avec tout son cortège de faveurs et souvent d'injustices !... Si vous voulez réussir, faites-vous très humbles devant leur fatuité, fusiez-vous plus grand qu'eux, de plusieurs coudées ; et quand bien même vous auriez produit des œuvres durables et sérieuses, dignes de passer à la postérité. Sinon, si vous ne savez pas obéir, si votre cœur se révolte contre tant de bassesses, gare la culbute !... Vous avez beau devenir un esprit distingué, écrire des ouvrages splendides et des plus utiles, être un littérateur de premier ordre, la dégringolade n'en sera que plus rapide, tant il est vrai que la roche Tarpéienne est si près du Capitole. Pour contenter leur insatiableté, que faut-il ? Tout bonnement s'éclipser devant eux : s'ils vous soupçonnent seulement d'être un heureux rival, malheur à vous ! Jamais vous n'entrerez dans le giron de leur cénacle, car les portes resteront despotiquement fermées, fussiez-vous le plus digne et le plus brillant des esprits cultivés. O terrible vanité humaine !

Hantz, plein de confiance dans sa bonne étoile, après avoir relu et corrigé son manuscrit, l'avait envoyé au directeur d'un des principaux théâtres de la capitale, pour le soumettre à l'appréciation d'une commission de lettrés qui, après lecture, devait admettre ou rejeter la pièce et indiquer les corrections, le cas échéant, si le drame était reçu par cette seconde catégorie des omnipotents des belles-lettres. Il attendait donc avec impatience le jugement qui serait rendu, ignorant que le plus souvent les productions littéraires, même les plus parfaites, sont impitoyablement jetées dans les cartons de la direction, d'où elles ne sortent qu'après un temps plus ou moins long, sur la demande d'influences occultes, quelquefois mal disposées pour les auteurs inconnus.

Puis, un beau jour, tandis que l'écrivain espère encore en son succès, on vient lui dire : " Votre pièce n'est pas admise, elle n'a pas eu la chance de plaire aux membres de la commission, parce que vos alexandrins manquent de chaleur et que vos rimes sont mal accouplées." Quel coup de massue alors pour le pauvre littérateur et quelle désillusion ! Et de quel droit d'abord vous proclamez-